

Le 20 septembre 2018 - Message téléphonique, depuis la prison d'Amed (Diyarbakır)

Au nom de 50 femmes ici prisonnières,

Je vous salue depuis la geôle d'Amed, dont le nom est inscrit dans l'histoire des résistances,

Si nous parvenons à vous atteindre depuis ce lieu où on veut nous faire taire, et vous faire entendre notre voix, c'est grâce à la lutte collective, où qu'elle soit dans le monde, grâce à vous.

Le seul prétexte pour mon emprisonnement est le fait d'avoir informé sur le désir de paix d'un enfant. C'est d'avoir dessiné Nusaybin détruit. Comme vous en conviendrez, j'ai été emprisonnée par une famille d'ignares qui ne savent pas ce que signifient le Droit et la Justice.

Or, prendre position contre la persécution exercée sous nos yeux, est une grande responsabilité qui doit être inhérente à la nature humaine. Ne pas combattre la persécution signifierait que nous n'aurions pas foi en la conscience, le bien, la justice et le changement. Cela voudrait dire que nous abdiquions dès le départ.

C'est pour cela que dans cet espace étroit dans lequel je suis enfermée, je ne me sens aucunement vaincue.

Ceux qui se sentent vaincus sont en vérité, ceux qui se contentent de regarder les massacrés, tués sous des bombardements. Ceux qui sombrent dans le désespoir. Et les vainqueurs, sont celles et ceux qui ne cessent jamais de résister, quelles que soient les conditions et les lieux.

Aujourd'hui, les Kurdes font justement cela, et mènent une lutte de survie contre l'injustice. Les femmes kurdes ne lâchent pas le combat, malgré toutes les difficultés. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils les ciblent particulièrement. Car ils ont peur que les femmes qu'ils oppriment, en cadennassant les corps, dont ils nient l'existence, instaurent leur propre résilience.

Depuis le début des temps, nous avons toujours eu, et nous aurons toujours, un mot à dire aux pouvoirs patriarcaux, aux cerveaux mercantiles qui nous transforment en machines de travail, et qui regardent même notre procréation comme une valeur ajoutée.

Actuellement, en Turquie, plus de cent journalistes, et des artistes, comme moi, des milliers de politiques, sont détenuEs. Des députéEs sont en ce moment en prison. Mais, nous ne nous considérons pas réellement comme des prisonnierEs. Parce que nous savons que les lierres de nos pensées débordent à l'extérieur et éclosent comme de belle fleurs.

Notre recherche de beauté se poursuit ici aussi. Comme Tarkovsky disait, "Celui qui ne veut pas de la vérité ne voit pas non plus la beauté" (*Le temps scellé*). C'est pour cela que nous ne cessons pas de rechercher la beauté par nos pensées.

En me nourrissant de la lutte des femmes kurdes, avec mes écrits et mon art, je tâche de purifier notre terre salie par le sang. Je voudrais que tout ce qui a été vécu ne soit pas oublié, évanoui, et que les vérités s'accrochent à mes toiles. C'est pour cela que je suis emprisonnée.

Et maintenant, ici, ils ne me donnent pas mon matériel de dessin. Non contents, ils confisquent les pigments que j'obtiens avec des déchets alimentaires... et mes dessins aussi.

Mais je n'ai pas le choix de jeter l'éponge en le justifiant par tout cela.

Mon témoignage me dit que je n'ai pas ce luxe. Ma lutte m'a appris qu'il n'existe pas d'empêchement réel à la création. Et si cela existait, ce ne serait pas autre chose que soi-même.

Votre soutien qui donne sens à ce que je réalise, m'a aidée à trouver mon propre Moi. Je vais sortir de ce lieu, qui est le plus grand symbole du déni de mon existence, en étant moi-même, grâce à cette lutte, grâce à vous...

Je vous salue toutes et tous, avec les youyous de résistance des femmes kurdes.

Zehra Doğan

Aujourd'hui c'est un jour "dégoutant"

La date montre un jour dégoutant. Un jour chaud, enfoui dans la matrice de l'Histoire, suspendu là-haut, qui anesthésie le cerveau à chaque tour, avec son bruit mécanique qui se poursuit,...

La gardienne entrouvre la porte et appelle "*Que Zehra Doğan vienne, le gardien chef veut lui parler*". En soliloquant "*Quel crime ai-je commis encore ? Quel dessin ont-ils encore trouvé problématique*", je traverse la porte, accompagnée de Meral, la représentante de notre quartier. Le gardien chef attendait dans le couloir. C'est avec une attitude relativement polie et un air "*je ne sais pas comment dire...*" qu'il a commencé à parler. "*Ne m'en voulez pas, excusez-moi, mais il paraît que vous faites des dessins avec du sang, est-ce vrai ?*" m'a-t-il demandé, avec une gêne patriarcale. De lui même il censurait le mot "règles" et il se contentait de dire "sang".

J'ai répondu alors à l'homme, avec une posture qui montre qu'il n'y avait rien qui nécessite d'être excusé ou d'en vouloir, "*oui*". "*Arrêtez, le personnel de la prison est dégoûté et ils ont peur d'attraper des microbes*" a-t-il dit. Quant à la gardienne qui l'accompagnait, elle a confirmé "*oui, c'est une chose dégoûtante*". Cet empêchement venait d'un endroit pour moi inattendu, je me suis fait attraper sans préparation.

En tant que propriétaire de cette affaire dégoutante, avec un sentiment de responsabilité, j'ai répondu du tac-au-tac : "*Dégoutant ? Le fait que nous soyons injustement prisonnières ici, et comme si cela ne suffisait pas, le fait qu'en tant qu'artiste, les matériaux dont j'ai besoin pour faire de l'art soit empêchés, sont déjà des faits dégoutants. Ce qu'on me fait subir est dégoutant. Je ne peux protester contre cet état dégoutant que par une chose considérée comme dégoutante dans la perception sociale. Avec une chose considérée dégoutante par la mentalité patriarcale. C'est à dire le sang de règles. Pour définir le dégoût quotidien, ce qui est réellement dégoûtant, je peux le faire par une chose qui est considérée comme dégoutante par vous, par le sang des règles. Si vous êtes dégoûtés, c'est que j'ai atteint mon but*".

J'aurais voulu leur expliquer que le sang des règles était considéré comme sacré dans l'Histoire, qu'il n'y avait rien de dégoutant ni microbes, et qu'il était utilisé par certains aborigènes ou peuples de tribus pour soigner les plaies, mais ni moi n'avais la force pour cela, ni eux, la patience pour l'écouter.

Le gardien chef, en voyant ma détermination, a transformé l'affaire en cas de conscience, "*Si vous avez une conscience, vous ne feriez pas une chose dont les gens sont dégoûtés et dont ils peuvent s'infecter. Personnellement, si je le touchais, je ne sortirais pas de la salle de bain, toute la journée*", m'a-t-il dit. J'ai clos le sujet en lui disant "*Ce serait bien si la question de conscience était une situation réciproque. Et que vous aussi, puissiez consulter votre conscience en ne me donnant pas le matériel de peinture et interdisant mon accès à celui-ci d'une façon arbitraire. Mais le cas de conscience n'est pas réciproque. La conscience ne peut fonctionner avec des conditions, seul ce qui existe voit le jour*".

Le fait qu'ils me disent tout cela démontre que j'ai gagné depuis longtemps. Celui qui est vaincu est toujours en supplique envers celui/celle qui a vaincu. Je suis alors celle qui est forte. J'ai alors dans mes mains une arme très puissante et ils ne savent plus quoi faire en face de celle-ci. Ils s'accrochent au final à la conscience, et essaient de m'arrêter. Je sais ce que la conscience est, grâce à la lutte, à laquelle je crois. Ce qui nous reste, est d'écouter la voix de la conscience. Et j'écoute comme toujours, ma conscience. Et ma conscience me dit "*continue ton art, et quoi qu'il arrive continue de dessiner et raconter*". Je l'écoute, et je décide, encore une fois, de continuer.

C'est cela, être femme dans le système patriarcal. Depuis cinq mille ans, nous sommes maudites, considérées comme dégoutantes. C'est un impératif des religions monothéistes que de maudire son propre grain, la semence dont il vient, les ovules... Dans le judaïsme, entre autres, lorsqu'une femme a ses règles, c'est ne touche rien, mange dans une assiette différente, dort dans un autre lit, et même pour que l'abondance ne disparaisse pas, elle est mise en dehors de la maison. Celui qui la touche est considéré souillé. Au terme des règles elle se lave, lave ses linges, casse l'assiette et après avoir fait des offrandes, revient à la maison. Dans l'Islam ce n'est pas différent. La femme qui a ses règles ne peut prier, se prosterner, ne peut jeuner. Elle ne peut entrer dans la mosquée. Les plats qu'elle cuisine sont non comestibles, les aliments qu'elle touche s'altèrent. Le judaïsme, le christianisme, l'islam, l'hostilité des religions patriarcales envers la femme est ainsi. C'est enfermer, maudire.

C'est comme cela que j'ai trouvé le sens pour faire face à tout cela. J'ai voulu que les touTEs patriarcaux/les ressentent, qu'ils/elles soient dégoutéEs de la femme dégoutante.

Imaginez un députée, une future élue emprisonnée... Et la décision que j'ai prise de dessiner les initiatives de Leyla Güven, car les photos sont interdites, et qu'il n'y a pas de papier adéquat. Alors, j'ai dessiné sur des papiers d'emballage déchirés, qui emballent les citrons. A votre avis, rien que cette interdiction, qu'il n'y ait pas un seul papier à dessin, n'est-elle pas à elle seule une situation dégoutante ?

Bref, considérez vous-même, est-ce mes dessins qui sont dégoutants ou mon quotidien ?

Zehra Doğan

Août 2018, la geôle d'Amed

Extraits choisis de correspondance

14 septembre 2017

Ici, je me suis installée petit à petit. Désormais j'accepte l'enfermement, mais bien sûr, mon esprit n'est pas emprisonné. J'ai décidé de ne pas me laisser aller au désespoir, du fait de mon emprisonnement, et de me mettre au travail sans perdre de temps.

Ici, je ressens l'emprisonnement dans son aspect concret. Pourtant, je ne le ressens pas dans mon corps. Peut être que grâce à cette expérience, je réussirai de me débarrasser de cette prison intérieure aussi.

30 septembre 2017

Parfois, je pense "*l'Histoire écrira un jour toute cette honte*". Puis je pense "*Et si ce n'était pas le cas*". Faut-il toujours que l'Histoire écrive les choses ? Cela signifie-t-il que nous devrions attendre que les dominants écrivent notre Histoire ? Et cela veut-il dire que nous résistons aujourd'hui, mais qu'historiquement, au sens écriture, nous laisserions cela aux pensées fascistes des dominants et nous vivrions dans les périodes futures une reddition ? C'est à dire que nous accepterons la reddition, concernant l'Histoire qui s'écrit ?

Tant que nous n'écrivons pas notre propre Histoire, les dominants écriront leurs versions et réussiront à nous anéantir par la pensée.

Oui, l'Histoire en vérité, n'est pas seulement écrite, et n'est pas réduite à des événements d'une importance relative. L'Histoire c'est le présent. Elle est le moment présent que tout un univers vit.

Alors nous devons nous approprier notre lutte, nous prendre en mains, ou bien, comme la femme qui n'a pas d'Histoire, un jour, celles et ceux qui résistent se trouveront dépourvue de la leur.

Mais l'Histoire serait-elle répétition du passé ?

Nous disons que nous devons écrire notre Histoire. Mais je pense qu'on le fait d'une façon incomplète. Tu sais bien, pour contrer l'Histoire des dominants, celle des oppriméEs a été paraît-il écrite aussi. Mais c'est fait d'une façon sexiste, monotype, et avec une vision patriarcale, en ne tenant compte que d'une seule classe. C'est pour cela que les peuples perdus dans leur recherche d'identité ont du mal à trouver leurs vérités.

Je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui je fais fixette sur l'Histoire.

Laisse tomber l'Histoire...

5 octobre 2017

Bonjour de la geôle d'Amed,

C'est une journée où le soleil perd petit à petit son effet et où l'automne glace les murs. Dans la promenade, les tourterelles ont fait leur nid, dans la pelote de barbelés, au dessus de nos têtes. Leurs petits sont tous minuscules. Ils sont très mignons.

J'ai reçu tes lettres aujourd'hui.

7 octobre 2017

Ces derniers jours, je m'endors en regardant ton étoile. Cela m'apporte une incroyable sérénité. Quelle belle idée tu as eue. Je vais passer avec cette étoile en plastique que j'ai collée sur mon lit superposé, deux années. Je vais vivre avec une étoile artificielle, jusqu'au 24 février 2019, comme un vrai ciel. Le fait de s'en convaincre est une chose, mais le fait d'être condamnée à cela, soit disant être punie, me paraît absurde.

L'autre jour, je suis sortie pour l'hôpital. J'ai regardé par la petite fenêtre du Ring [véhicule de transport des prisonnierEs] bleu. J'ai regardé le monde. Les gens couraient avec hâte. La vie continue. Mais curieusement, je n'ai pas ressenti de nostalgie. J'ai même eu pitié et je me suis attristée encore plus. Je me suis dit intérieurement "*ces gens ne sont pas conscientEs d'être des prisonnierEs*". La seule différence était le fait que dans le Ring bleu, mes mains soient menottées. Je n'ai pas souhaité être à la place de quiconque qui marchait à ce moment là, dans la rue. Ils,elles avaient eux,elles aussi des menottes à leurs poignets mais ils,elles ne les ressentaient pas. Cela m'a fait tout drôle. En avançant lentement ainsi sous le ciel gris, dans les rues suffocantes et gelées, dans la foule de gens aux expressions gelées, aux crânes vidés, j'ai souhaité à cet instant même, retourner le plus vite possible à la prison.

Je suis fâchée contre moi-même pour avoir désiré cela, mais que veux-tu ?

12 octobre 2017

J'aurais voulu t'écrire des lignes débordantes de joie, parler de beaux jours, mais les conditions ne permettent pas cela. D'un côté des personnes mises à nu, étalées au sol, des tortures, d'un autre côté des exécutions, des assassinats non résolus... Ces terres s'imprègnent de plus en plus de sang.

Même une éponge accepte autant d'eau que son volume, des terres absorbent autant de pluie que leur capacité. Ces terres n'ont plus de forces pour absorber tant de sang.

D'un côté le sang versé, de l'autre des oppressions honteuses. Même la plaque du parc auquel le nom de l'auteur kurde Mehmed Uzun avait été donnée, a été arrachée. Si même le nom d'un seul Kurde n'est pas supporté, de quelle humanité pouvons-nous parler ? Entre les peuples, nous n'avons plus de dignité pour croiser le regard de l'autre.

Mais malgré tout, nous devons essayer d'être bien, n'est ce pas ? Nous devons enlacer la vie très fort. Peut être que nous pourrions voir de beaux jours. Qui sait ?

1 novembre 2017

Dans notre quartier règnent toujours une polyphonie et une voix de contre. Le ramdam se déclenche d'un coup, et des phrases de haut volume, sur différents tons, grattent les oreilles. Et soudain, tout le monde se disperse sur les lits, bien avant l'heure de repos, et commence à discuter, en murmurant, avec ses amies. Comme si nous essayions de briser le froid de la nuit, avec des mots chauds et humides, embués de murmures.

Ici, les faits et les réalités sont comme frère et sœur. Quand les choses sont vécues ici, elles prennent des formes et des aspects selon le moment où elles sont vécues. Rien n'est jamais comme le moment d'avant. Au-delà d'une réalité dont on peu témoigner, on ne peut parler d'une réalité absolue. Mais parfois, on dit qu'il n'existe pas de réalité indiscutable. Et parfois, quand il s'agit d'un sujet idéologique pour lequel certaines ont des sensibilités particulières qui les concernent, cette réalité indiscutable est mise sur la table. Comme tu peux comprendre, c'est compliqué, ardu et difficile.

Ce matin, vers le lever du jour, la porte en fer a été ouverte. Il ne faisait pas encore clair. Les bruits de pas qui me venaient depuis la promenade semblaient me ronger le cerveau. Dans la froideur ambiante, je n'ai pas eu le courage de sortir ma tête de sous les couvertures pour regarder ce qui se passait dans la cour de promenade. Mais ces bruits de pas ont éveillé subitement ma conscience : *"Y-a-t-il une descente ?"*. Le temps que je lève ma tête et regarde par la fenêtre, les gardiens avaient atteint la porte extérieure de la cour et revenaient sur leurs pas. Des voix me sont parvenues de l'étage du bas. Une voix de maman et une voix d'une femme plus jeune. On a préparé tout de suite un lit pour elles au sol, et elles se sont couchées sur ce matelas.

Lorsque le jour s'est levé, nous nous sommes réveillées.

Une maman, une belle des plus belles... Mère Fehime. En l'accusant d'aide et de complicité [à une organisation illégale] ils l'ont prise, mise en garde-à-vue, et après 9 jours, l'ont amenée ici. Elle est si belle, si naïve. Son foulard ornée de dentelles faites main entoure son visage fin, aux pommettes prononcées. Ses chaussettes tricotées... Mère Fehime n'est pas étrangère aux geôles. Elle y était déjà il y a cinq ans. Un coup c'est son compagnon qui est en prison. Il en sort, et le coup d'après, c'est elle. Son mari, en entrant, en sortant, a dépensé ses 20 années dans les prisons. Dès qu'elle nous a vu, elle a commencé à pleurer : *"C'est du gâchis. Comment peut-on saccager des jeunes comme vous ?"* dit-elle en s'effondrant en larmes *"Pour nous, on comprend encore, mais vous ne devriez pas être prisonnières..."*

Alors que nous disons de nôtre côté, *"Il ne faut pas que les mères soient arrêtées, nous ferons la prison à leur place"*, elles pensent la même chose pour nous. C'est un drôle de sentiment étrange...

La geôle est très difficile pour une personne arrachée à ses montagnes et plaines. Pour une personne habituée à manger des betteraves des montagnes, le lait, le yaourt, le beurre. Pour une femme bergère qui fait paître des centaines de moutons, tous les jours, sur les cimes des montagnes, la captivité est pénible.

Lorsque nous la regardons, nos cœurs se brisent.

Vois-tu, il y a des documentaires thématiques concernant des peuples tribus, où l'on voit, qu'on occupe leur territoire, et qu'on les emprisonne dans des lieux d'un monde qu'ils ne connaissent pas, où ils se trouvent entourés de choses, d'inventions qu'ils voient pour la première fois... Mère Fehime est pareille. Elle s'assoit dans un coin, comme ça, bras croisés sous ses seins, et elle nous regarde en silence. Il est évident qu'elle est arrachée à ses montagnes. Mais elle sait très bien pourquoi elle en est arrachée. Elle a la tête haute, sa conviction est entière.

Aucune de nous ne n'appartenons à ce lieu. Notre nature n'y est pas adaptée. De plus, être prisonnière sur ses propres terres, est la plus grande des souffrances. Comme disait Nâzım :

"Je suis revenu de captivité maman
de la tourelle de mon ennemi
dans mon propre pays"

[Extrait du poème "Une heure du matin", 1951.
C'est un dur métier que l'exil, Le temps des cerises, 2009]

En parlant de Nâzım, pourrais-tu écouter le poème "Nâzım Hikmet continue encore sa trahison à la patrie" (Nâzım Hikmet vatan hainliğine devam ediyor hâlâ) lu par Genco Erkal ? Comme tu ne peux pas écouter les musiques que tu voudrais, tu gagnes des dons ici... Tu fermes les yeux, tu plonges dans tes pensées, et tout à coup, la musique que tu voudrais entendre apparaît sans une note manquante, et comme si elle était tout près de tes oreilles.

Durant les nuits, je fais cela...

2 décembre 2017

Cette nuit, comme d'habitude, j'attends, accoudée à la fenêtre, avec l'espoir de voir les amas d'étoiles scintillantes. Mais en vain. Comme si toutes les étoiles boudaient la geôle et s'entêtaient à ne pas se montrer. Seule une étoile brille tout en haut. Pourtant, mon enfance, toutes mes années, se sont passées dans cette ville. Nous dormions sur le toit. Et avant de me coucher, je me blottissais dans les bras de ma mère, et lui demandais de me raconter l'histoire des étoiles, encore et encore... La voie lactée sur nos têtes, ma maman me montrait chacune des constellations, et me contait leur histoire.

Le ciel est le même ciel, la ville est la même ville, mais les étoiles ne sont pas là. Se cacheraient-elles quelque part ? Ou la ville a-t-elle petit à petit grandi et avec, ces lumières sales et artificielles qui dominent ? Serait-ce nous qui ne les voyons pas ? Ou bien, ne les vois-je pas, du fait de l'architecture de la geôle, ou du fait que le ciel étoilé reste derrière nos quartiers ?

Le ciel me manque tellement. Je ne peux l'exprimer...

Mes parents avaient planté avant même que je naisse, dans la cour devant notre maison, deux mûriers. Avec le temps, ces arbres ont grandi. Pendant qu'ils poussaient, notre foyer s'élargissait. Mes parents ont ajouté un étage à la maison de plein pied. Mais ils n'ont pas coupé les mûriers. Une terrasse fut construite à l'étage, les arbres passaient au travers. Quand je suis née, nous habitons à l'étage. Ensuite, mon frère s'est marié et, comme il manquait de place, ils ont ajouté à la maison encore un étage. Nous n'avons pas oublié les arbres et nous avons fait passer leurs troncs qui continuaient à s'élever, à travers la terrasse de ce nouvel étage. Dans les deux coins de la terrasse, il y avait deux trous par lesquels les troncs passaient. Ainsi, cette maison que nous avons construite avec nos moyens, était devenue un paradis sur lequel deux mûriers étendaient et exposaient leurs branches fertiles.

Mon enfance s'est passé sur ces arbres. Je grimpais jusqu'aux branches les plus hautes et j'observais les étoiles. Mais c'était très dangereux. Imaginez, j'étais un enfant perché sur la cime d'un arbre qui est à hauteur d'une maison de deux étages... Je sautais d'une branche à l'autre, comme un singe. Les miens ont dit "*ce n'est pas possible de continuer comme ça*", et ils ont installé entre les branches hautes, une plateforme de bois, sur laquelle je pouvais m'asseoir ou m'allonger.

À partir de ce moment là, j'ai commencé à passer tout mon temps dessus, en rêvassant, contemplant les étoiles. J'avais l'impression de nager dans les profondeurs infinies de l'univers. Comme si la Vérité de l'univers, m'envoyait des messages à travers les étoiles scintillantes, pour que je la comprenne. Comme si la matérialité de l'univers murmurait dans mes oreilles, par l'entremise de ses étoiles qui apparaissaient dans le ciel, à des positions et profondeurs bien spécifiques. Elles assouvissaient ma curiosité, répondaient à mes questionnements, sans que je ne sente le besoin d'écrire ni de parler.

Voilà, c'est ce murmure qui me manque.

5 décembre 2017

Après le petit déjeuner, aux premières heures du matin, nous conversons entre amies, dans la promenade, avec nos thés et cigarettes à la main. La discussion a débuté lorsque notre amie Meral a énoncé la citation "*La vérité est l'amour. L'amour est la vie même*".

[...] Nous parlons alors longuement sur la Vérité. Il faudrait instaurer la recherche de la liberté, avec la volonté de l'être humain et de la nature. Pour atteindre la réalité, l'individu devrait plonger dans les labyrinthes de l'univers, sans peur, avec ses questionnements et en étant conscient de son lien cyclique avec son environnement. Et pour cela, il-elle doit être dans l'effort d'être soi même, et doit posséder sa propre volonté.

Mère Fehime participe à la conversation : "*Dans le temps, quand on cuisait le pain, son odeur se répandait jusqu'au nez d'une personne qui se trouvait bien loin du village. Maintenant, les pains ne sentent plus. Tu ne*

peux plus les humer. Parce que nous avons aussi tué la réalité du blé. Pour que le blé soit blé, il a besoin de temps. Il faut qu'il rencontre la terre et l'eau, et qu'il danse avec le soleil. Mais aujourd'hui ça ne se passe pas comme ça. Le blé qui pousse en quelques mois, peut être récolté en quelques jours. C'est pour ça que le pain ne sent plus. Comment le blé qui n'est plus lui-même peut-il donner son odeur ?"

N'est-ce pas un excellent exemple ? Il nous dit que la réalité n'est pas une chose qui n'appartient qu'à l'être humain, mais à tous le vivant dans l'univers.

Nous les femmes, les enfants et tous les êtres humains, ne sommes-nous pas comme cela ? Ils nous ont arrachés à notre authenticité et nous ont transformés en poupées mécaniques. C'est pour cela que nous ne parvenons jamais à être nous-mêmes. Nous n'arrivons pas à mettre à jour notre "moi" et nous ne pouvons donc prendre plaisir à la vie.

Dans le temps, il y avait des plaisir de nuit, des moments où des tout le monde, des plus jeunes aux plus âgés, pourrait exprimer son mot à dire, montrer sa volonté personnelle. Lorsqu'un enfant affirmait sa pensée, les adultes l'écoutaient avec attention. C'est à dire qu'il n'était pas question d'une relation sujet-objet. Nous conversions à bâton rompu, en abordant bien des sujets, entrecoupés parfois de chansons et d'éclats de rire. Tous les sujets, tous les instants nous donnaient plaisir. Nous avions hâte de nous retrouver ensemble, tous les soirs. Nous sommes les mêmes personnes, mais maintenant nous ne trions pas les mêmes plaisirs de ces rassemblements nocturnes. Parce que nous n'avons plus grand chose à nous dire entre nous. Parce que nous nous sommes badigeonnés du système et nous sommes devenuEs les machines qu'il désire. Nous sommes devenuEs des personnes qui avons quasiment les mêmes propos et pensées, et qui nous répétons sans cesse nous-même dans un cercle vicieux. Nous n'avons plus de construction mentale qui nous permet d'ouvrir mutuellement les horizons des unEs et les autres, d'avoir une approche différente sur un sujet mais pouvoir se retrouver sur des dénominateurs communs. Nous avons tué cette possibilité. Nous avons pris l'habitude de penser, d'une façon copier-coller, sans sortir des sentiers préalablement définis par les dominants. Nous nous sommes renduEs au pourrissement.

C'est pour cela qu'on dit que la première trahison envers la nature est venue de l'être humain. Nous l'avons trahie. Nous nous sommes trahis nous-mêmes et avons trahi la nature. Nous avons oublié qu'elle est un cycle vivant, nous l'avons objectivée et nous l'avons forcée à nous servir.

Nous avons oublié qu'elle est un cycle vivant, nous l'avons objectivée et nous l'avons forcée à nous servir. Nous sommes devenus des serviteurs du pouvoir et nous nous sommes éloignéEs de la réalité.

Pourtant la réalité est juste sur le côté gauche [de nos poitrines] et dans nos cerveaux. Elle bat dans chaque particule de notre corps. Mais nous avons tué notre talent pour l'entendre, comme si on avait développé une maladie chronique à cet effet...

La vie, peut-elle exister sans la réalité ? Tant que la vie existe, la réalité existe aussi. Les deux sont [étroitement] liées, et la voir est une chose qui dépend de nous. Nous devons être en quête, sans cesse. Les unEs à travers l'Art, d'autres, la littérature, les science, la philosophie... Avec des moyens différents, mais comme des voyageurEs, d'un même cheminement, nous devrions nous mettre en route, pour atteindre la même fin...

16 janvier 2018

Aujourd'hui je vais te parler de mon atelier d'art, ici.

Nous avons un quartier relativement étroit. Du fait que nous sommes au nombre de 30, cet espace restreint peut parfois nous empêcher de circuler. Lorsqu'il est question de dessiner, je peux dire que ces conditions m'affectent directement. Alors, j'ai trouvé une alternative comme ceci : j'ai transformé le dessous de mon lit en atelier, avec la condition de nettoyer l'espace, quand mon travail est fini. C'est à dire que chaque fois que je finis de travailler, tout est rangé. Sous le lit, il y a trois paniers de rangement. Ils sont prévus pour les vêtements, mais nous y rangeons plutôt les livres que nous lisons, nos cahiers. A côté de ces paniers, il y a un

vide, dans lequel on pourrait ajouter presque un autre panier. C'est sur cet espace que j'étale mon papier et que je dessine. Naturellement, puisque le papier se situe sous le lit, je passe ma tête et mon bras droit sous le lit, tout en m'allongeant vers le sol. Ah oui, il ne faut pas oublier non plus, les "adeptes" de mon atelier d'art... Les copines s'assoient sur le lit et me regardent travailler. Il arrive qu'une ou deux personnes s'allongent carrément sur mon dos, en m'écrasant, pour mettre leur tête sous le lit. Et elles donnent des conseils, en me disant *"fais pas comme ça, fais comme ça ! Non ça c'est pas bien, ah, ça c'est joli !"*. Si ça se trouve, quand je sortirai, je ne pourrais pas dessiner autrement...

[...]

Dans la prison de Mardin, je dessinais derrière la porte du quartier [dans une autre lettre elle précisait qu'elle avait 1m2 d'espace]. Je ne peux plus me souvenir, comment on peut travailler dans un atelier.

22 janvier 2018

Il bruine sur la promenade. Très tôt le matin, après le petit-déjeuner, je suis sortie et j'ai marché dans la promenade, sous la pluie. J'ai respiré profondément cet air frais.

Avec l'usure des années, le sol en mosaïque de la promenade s'est abimé en plein milieu. Une forme en creux de deux millimètres de profondeur est apparue. Comme c'est de la mosaïque, chaque usure a donné une texture rugueuse. Lorsqu'on lave le sol, nous faisons des efforts incroyables pour enlever l'eau qui reste dans cet endroit.

Mais aujourd'hui, il apparaît très beau. Si tu ne regarde pas ailleurs, et que tu te focalises dessus, tu peux imaginer que tu es au bord d'un petit étang, dans une forêt. A force que de l'eau y reste, la mousse s'est installée à l'intérieur. Alors, chaque fois que les gouttes de la pluie touchent la surface de cette eau, tour à tour elles éclaboussent, et c'est si beau. On peut donc imaginer que je suis en train de siroter mon thé et fumer ma cigarette, près d'un magnifique étang.

On dit, *"ici on ne peut pas vivre avec des songes. Si tu rêves, tu ne peux jamais t'adapter à ce lieu"*. Dans ce cas, je ne pourrai jamais m'adapter au monde. J'imagine, depuis mon enfance. Ce ne sont pas des rêves pour atteindre un jour des choses inatteignables. Par exemple, je fermais mes yeux et j'allais auprès des étoiles, ou je dormais sous un arbre, ou encore, je contemplais une rivière... Je pouvais être, là où je voudrais être. Bien sûr que tous les enfants font cela, mais je pense que j'en abusais un peu. Je regardais les choses que je ne voulais pas voir, en les transformant dans ma tête. Et cela continue. Pour cela, je suis très critiquée...

[...]

Maintenant, je ne peux plus travailler sous le lit non plus. Il y a des amies asthmatiques et elles sont dérangées par les odeurs. J'ai arrêté aussi depuis un long moment, de travailler sous l'escalier. Parce que nous avons une amie qui souffre de rhumatismes et d'une hernie, et en ce moment elle n'est pas bien. Elle n'arrive même pas monter les escaliers pour aller dans son lit. Nous avons alors posé un matelas sous l'escalier. Elle dort dessus, et dans la journée elle y passe beaucoup de temps de repos aussi.

J'ai trouvé pour le moment un autre lieu. Dans la cuisine, sont aussi placés nos armoires à vêtements. J'ouvre et plie un sac poubelle. Je pose mon papier dessus, et je travaille. Quand je finis, j'attrape le sac par les deux bouts et je le glisse sous l'armoire et je le laisse là, pour que mon travail sèche. J'utilise aussi le dessus des armoires. Je monte sur une chaise, je tache les papiers que je pose sur les armoires, je donne forme aux taches avec mon pinceau. Ensuite quand ils sont secs, je les reprends et les retravaille sur mon lit.

Vraiment, c'est en te racontant que j'en prends conscience... mais quelles conditions minables de travail sommes nous ! Si ce n'était que cela... Celles qui passent à côté me heurtent, ou posent des questions à un moment où je suis totalement concentrée. De nombreuses fois, -en fait quasiment tous les jours- notre amie représentante - bon elle est gentille - mais elle pouffe et souffle et dit *"tu es devenue esclave de la peinture !"*. J'entends en général, tous les jours des choses comme cela : *"Tu vas t'empoisonner"*, *"tu vas mourir"*, *"tu*

vas finir par vomir du dessin", "tu as perdu la tête avec la peinture", "c'est pas encore fini ?", "qu'as-tu mis encore sur l'armoire, toi ?"... Et parfois, elles oublient et rangent des bassines, des seaux sur les armoires, en gâchant malencontreusement certains dessins. A chaque moment de ménage et de lavage de la cuisine, je dois y aller, et ramasser tout. Et souvent, je dois les enlever avant qu'ils ne sèchent.

Mais, bien évidemment, à côté de tout cela, il y a aussi de très belles choses. Elles coupent leur cheveux pour que je puisse faire des pinceaux. Elles mettent de côté, pour moi, les vêtements usés, les épluchures les jours de salade. Chaque jour de café, le marc est récolté pour moi. Dès qu'elles voient un joli papier, elles courent pour me le donner. Et devant chaque peinture, elles disent, *"Ohhhhh ! C'est trop beau !"*.

Avec ses peines et ses douceurs les jours passent ainsi joliment. C'est bien de vivre le moment.

Extraits de lettres lus à la cérémonie de remise de prix "Freethinker" à Zurich le 5 novembre 2017.

Source : [Le "Freethinker Prize" suisse est décerné à Zehra Doğan](#)

Comme l'administration de la prison ne me donne pas mon matériel, il fallait bien que je trouve des solutions alternatives. Et je me suis rendue compte que tout ce qu'il me fallait passait déjà sous ma main. J'utilise les emballages, les déchets et les aliments. Je produis des couleurs à partir des sources naturelles. Par exemple, les olives me donnent le noir, le concentré de tomate, le rouge... J'écrase le persil pour le vert... L'épice curcuma donne le jaune. Il y a le thé, le café... et le miel pour les collages. Comme papier, on nous autorise les cahiers et les papiers à lettres. Alors j'utilise les pages de journaux, mais aussi toutes sortes d'emballages. Les cartons des boîtes de biscuits, les feuilles de protection en aluminium des barquettes... J'utilise aussi le papier alu des cigarettes pour des effets particuliers.

Je me focalise sur le Moyen-Orient. Je voudrais approfondir encore plus mes connaissances, sur l'histoire, la culture et les mythologies de la région. Je réserve 4 heures par jour pour travailler avec une de mes codétenues pour écrire un roman, à partir de son histoire de vie. Je dessine et peins dès que je peux. Et j'ai aussi commencé à donner des cours de dessin à mes amies ici... Elles adorent dessiner. En quelque sorte, à ma manière, je socialise l'art... Bientôt je vais pouvoir leur apprendre aussi, comment on fait un pinceau avec des plumes d'oiseau, trouvées dans la cour de promenade.

Je ne voudrais pas que vous imaginiez une Zehra tristounette qui se replie sur elle même, et qui perd son temps. Je vous écris tout ce que je fais ici, pour qu'en entendant et prononçant le prénom Zehra, vous imaginiez une femme qui garde le moral et l'espoir, qui est debout et forte.

Tous les matins, nous nous rassemblons, pour une séance de lecture de livres. Je pense que tous les jours, avec la lecture de près de 300 pages de livres, discussions et approfondissements, en réalité, nous déclarons quelque part la victoire de la 'volonté'. Je pense que dans la geôle, une vérité de vie existe, et que je dois l'exprimer au travers de mon comportement, et par des méthodes de pensée.

Auparavant, je craignais que dans l'obscurité absolue des murs bâtis autour de moi, sans connaissance de mes racines, je me satisferais de la situation, en me réconciliant avec la persécution que je subis, et que je m'enfermerais dans la geôle de mon monde intérieur.

En vérité, il est plus facile de se débarrasser de la geôle dans son aspect concret que de s'extraire de la geôle de son propre moi. Car il est bien plus facile de construire dans ta tête, la perception dégoûtante de cette geôle, qui apparaît alors devant tes yeux, avec clarté, dans sa nudité. Tu dois être, tout au long de ces 24 heures, dans cette lutte intérieure. Et cette lutte libère tes pensées. On y mène sans cesse le combat existentiel et on apprend à rester droite, debout, tête haute, face à cette volonté d'anéantissement.

Dans cet endroit où tout est continuellement limité, où, même un crayon se trouve difficilement, j'apprendrai peut être à créer de l'existence à partir du néant.

Pour une personne qui n'a pas de raison de vivre, oui, la geôle est difficile, très difficile même. Mais ma raison de vivre est puissante. C'est pour cette raison que pour moi, ces murs deviennent chaque jour qui passe, encore plus immatériels.

Il n'y a de lieu totalement libre nulle part au monde. Pourriez-vous me dire que l'endroit où vous vous tenez, est vraiment libre ? Je comprends à travers vos luttes, qu'il n'est pas question non plus, de liberté absolue.

Et, je pense que dans la recherche de liberté, les femmes doivent prendre place dans les premiers rangs. Nous devons combattre avec encore plus de force la domination masculine, qui décide comment nous devons vivre, comment nous devons nous parler, nous vêtir, nous maquiller, quelle taille et poids nous devons faire, de quelle façon nous devons pratiquer le sexe, et même de quelle façon nous devons mourir. Mais, je suis convaincue que nous allons casser ces lunettes noires qui ont été placées par la force devant nos yeux.

Je vous envoie tout mon amour, depuis une petite prison, remplie des femmes aux grands cœurs, dans une ville détruite et brûlée, bien loin de vous.

Zehra

*

Message envoyé à JINHA, agence d'information féminine, le 15 Novembre 2016.

Source : Zehra : *“Je détruirai les prisons avec stylos et pinceaux”*

Chère JINHA,

Je me suis réveillée aujourd'hui dans cette prison, qui est un lieu de grande camaraderie, loin de vous toutes, pour un nouvelle journée. Cette ville où le vent emporte la poussière aride de Mardin, au riche passé historique, est propice aux rêveries. C'est la ville de naissance de Mani [NdT : prophète, fondateur du manichéisme], qui a voyagé de pays en pays pour annoncer la vérité, et qui a essaimé son enseignement au travers de ses toiles. C'est aussi la cité de Shahmeran [NdT : la reine des serpents, créature légendaire], qui selon les légendes, possédait la sagesse en elle. Être ici, même en tant que prisonnière, me donne de la force.

Oui, c'est dur pour moi d'être captive sur ma propre terre, mais dès que je suis entrée ici, je me suis retrouvée entourée par 45 femmes pleines de sagesse, des femmes qui étaient devenues des déesses. Quand j'ai vu l'étincelle qui brillait dans leurs yeux, j'ai compris que le plus important espace de lutte est celui-ci, pressé entre quatre murs. Lorsque j'ai compris que chacune des femmes avec qui je parlais portait dans son cœur une formidable histoire de lutte, j'ai pu puiser en elles de la force. Lors de mon premier jour en prison, j'étais anéantie d'être si loin de mon travail et de JINHA, puis je me suis rendue compte que c'était ici que l'actualité la plus importante se déroulait. C'est ici qu'une journaliste doit être, pour informer le public de chaque injustice qui se produit. Qui sait, c'est peut-être même pour ça que je suis ici.

Pendant l'interrogatoire, après avoir été arrêtée, les interrogateurs me demandaient constamment, avec leur mentalité masculine : *“Pourquoi fais-tu ce travail ? Pourquoi fais tu des reportages ? Pourquoi dessines-tu ?”* En réalité, lorsque nous avons commencé notre travail à JINHA, qui est l'héritière de la résistance des femmes, nous avons pris nos stylos avec ce cri : *“nous écrivons sans penser à ce que les hommes en diront”*. Et pendant que nous écrivions, nous avons appris que *“quand les femmes se mettent à écrire, l'image des hommes dans le miroir commence à s'amenuiser”*. C'est pour cela que je ne sentais aucune obligation de leur répondre. Même emprisonnée derrière des barreaux de fer, ils ne pouvaient pas m'enlever ma meilleure arme contre les oppresseurs : mon stylo et mon pinceau. Je suis consciente d'avoir le droit de les avoir grâce au sacrifice de nombreux gens sages avant moi, et je sais qu'on ne peut plus facilement me retirer ce droit. Je ne me sens pas isolée de la société, ni de JINHA. Au contraire, je me vois en ce moment comme une reporter de prison pour JINHA, et cela me rend fière. Nous formons l'aspect média de la lutte des femmes pour notre liberté, et c'est pour cela que la prison est l'un de nos principaux champs de bataille. *“Une vie libre doit être une réalité infinie”*. Et je pense que c'est ici que je peux le mieux voir cette réalité infinie.

Je vois une prison qui contient tant de personnes sages comme une grande école de pensée. Pendant mon emprisonnement, en particulier, je me suis rendue compte à quel point ma profession est importante.

Le jour où Özgür Gündem a été interdit a été le pire jour pour beaucoup de gens dans la prison. Ma codétenue était si triste qu'elle en pleurait. Et la réalité m'est apparue comme une révélation. Notre journal, celui qui décrivait la vérité, et ses souffrances et sa résistance, avait été fermé, et cette fermeture nous enfermait. La réaction populaire, comme par exemple celle de mon amie, illustre cela clairement. C'est à ce moment là que nous avons pensé *“Le journal a été fermé et nombre d'entre nous ont été emprisonnées. Il est grand temps que nous amenions le journal dans ce lieu”*.

Tout le monde était enthousiaste à cette idée, et nous nous sommes mises immédiatement au travail. Il y a de nombreuses prisonnières ici dont le traitement devait être révélé, qui ont subi diverses tortures et violations de leurs droits. La meilleure idée pour faire connaître la réalité de la prison était de publier un journal. Nous avons travaillé des jours et des nuits durant pour créer l'Özgür Gündem en prison et pour nous battre pour ce journal. Nous continuons à le faire régulièrement. Nous n'avons ni ordinateur ni imprimerie, mais nous avons des stylos et du papier. Nous n'avons pas d'appareils pour prendre en photos les gens sur qui nous écrivons, mais nous sommes aussi des artistes. Si nous ne pouvons pas photographier, nous pouvons dessiner. Le plus j'écrivais et je dessinais, le plus on me parlait. Au début j'étais seule à travailler sur ce journal. Le jour même où il a été transcrit sur papier, la porte de fer de la prison s'est ouverte. Une autre journaliste, Şerife Oruç, nous a rejointes. Au moment où nous en avions le plus besoin, elle est venue à nous. Nous avons un journal, peut-être que beaucoup de gens l'ont lu maintenant.

Aujourd'hui, il y a quantités de journalistes dans nos quartiers. Beaucoup de nos amies se sont formées pour être reporters et écrire pour l'Özgür Gündem en prison. Je donne aussi des leçons de dessin deux fois par semaine, pour qu'elles puissent illustrer les nouvelles. Nous avons récemment commencé à préparer une exposition artistique, dont les bénéfices seront envoyés en soutien aux zones autogérées. Nous consacrons plus de temps à ça qu'à l'emprisonnement.

Toutes nos amies ont l'esprit des "petits généraux d'Apê Musa" [NdT : enfants kurdes qui distribu(ai)ent les journaux interdits, censurés ou saisis par le gouvernement] en elles. On dit que "Puisque le salut des humains ne vient pas de Dieu, il doit se trouver sur la Terre". C'est pour cela que nous cherchons à faire des prisons un espace de luttes. Je ne serai peut-être jamais libérée, nous sommes en Turquie après tout. Je ne m'attends pas vraiment à ce que ça se finisse bien.

Je sais que grâce aux techniques de résistance des femmes découvertes grâce à JINHA, je détruirai les prisons avec mon stylo et mon pinceau. N'oubliez pas que le stylo et le pinceau sont toujours entre mes mains.

Vous me manquez et je vous embrasse toutes.

Zehra

*

Message envoyé le 5 janvier 2017 lors de l'exposition de 12 reproductions à Paris

Source : [Message de Zehra Doğan • Zehra'dan mesaj var](#)

Lorsque j'ai été mise en garde-à-vue en 2006, en tant que "l'enfant qui a jeté des pierres à la police", ma mère avait réagi en disant "Qu'a-t-elle fait mon enfant pour l'arrêter, a-t-elle tué quelqu'un ?", la police lui avait répondu "Ce serait mieux si elle avait tué quelqu'un. Elle est mise en garde-à-vue pour un crime plus important. Ta fille est séparatiste !". Dix années se sont écoulées, mais cette vision n'a pas changé. A Nusaybin où je m'étais rendue pour faire du journalisme parler des désastres de la guerre et des massacres, et travailler sur la BD dans laquelle je voulais raconter mes témoignages, je me suis faite arrêter encore une fois comme "séparatiste".

J'ai subi des questions comme : "Pourquoi es-tu à Nusaybin ?", "Pourquoi as-tu écrit cette information ?", "Avoue, est-ce toi qui as réalisé tous ces dessins ?". Réfléchissez, qu'on demande "Pourquoi vous êtes en France" et qu'on vous regarde comme un criminel... Que peut-il être de plus naturel qu'une personne vive sur les terres où elle est née ? S'il est question de Turquie, ce n'est pas vu comme quelque chose de naturel ?

Pour faire plus court, il a été décidé, en prétextant mes activités journalistiques, que je suis "membre d'organisation". Mes dessins sont montrés comme preuves d'appartenance à l'organisation, et je suis envoyée derrière les murs. Je suis sortie de cet endroit où j'avais été envoyée pour être isolée, en apprenant beaucoup de choses des femmes qui s'y trouvaient. Maintenant je me sens plus forte. Mais les souffrances intenses que nous avons vécues cette dernière année, m'ont profondément marquée, comme toutes les personnes qui ont été témoins de ces jours.

Nos aïeulEs kurdes, avec une tradition provenant de la croyance zoroastrienne, ne jettent pas aujourd'hui encore, les cheveux, les ongles coupés. Ils, elles les cachent sous une pierre, leur font un tombeau. On dit "une partie de soi ne doit pas disparaître sans tombeau". Mais actuellement, des dizaines de personnes, dont que je connaissais plusieurs de très près, et dont les corps sont déchiquetés par des bombes, n'ont même pas de tombeau. Oui, moi, je suis libre aujourd'hui, pour être jugée en liberté, mais je ne suis pas libre nulle part dans ce pays.

Concernant mon "appartenance à l'organisation", le Procureur a demandé mon acquittement, mais curieusement, il demande que je sois condamnée pour mes dessins. Mon passeport a été confisqué. La BD que j'avais commencée à réaliser avec une grande émotion, est restée en plan. Les dessins que j'avais réalisé

pendant mon incarcération devaient être exposés dans une galerie à Diyarbakır, mais l'administrateur qui a remplacé le Maire l'a empêché. Comprenez que dans ce pays, nous sommes arrivés à un point où nous ne pouvons même pas exposer nos œuvres.

Maintenant, je dois recommencer tout de zéro. Depuis le premier jour de ma naissance sur ces terres, en tant que Kurde, en étant le plus "bas de l'échelle" dans la discrimination de classe, en étant une femme, c'est-à-dire en commençant la vie avec des moins, à vrai dire, le "zéro" n'est pour moi, pas si mal que ça. Je suis prête à recommencer tout de zéro, mais en étant plus forte.

Je pense que, dans ce pays où plus d'une centaine de journalistes, intellectuels et artistes sont emprisonnés, je n'ai pas le droit de jeter l'éponge.

J'ai appris de Naz Oke de Kedistan, que certaines de mes œuvres qui devaient être exposées à l'exposition interdite par l'administrateur, seront à Paris. Je ne peux pas vous exprimer comme je suis heureuse de cette nouvelle. Dans un moment où vous êtes le plus désespéré, ressentir que des gens vous entendent, est incroyablement beau. En prison, j'ai reçu des centaines de cartes-postales de soutien provenant de la France. Dans les périodes les plus sombres, c'est cette solidarité qui nous a tenuEs debout. Pour cela, je vous remercie infiniment.

N'oublions pas les journalistes et artistes qui sont jetés en prison pour avoir dit "*Que les enfants ne meurent pas, qu'ils grandissent dans la Paix et avec l'Art*". La solidarité avec eux, avec elles, doit continuer et se renforcer.

J'envoie mes salutations et mes amitiés à tout le monde. Merci encore.

Zehra

*

Extrait du Livre "*Les yeux grands ouverts*"

page 20

Les yeux des personnages que je dessine sont plus grands que la normale. Ils sont extrêmement ouverts et grands. Parce que les yeux sont témoins de tout.

Nous sommes fatigués de dénoncer sans cesse le fait que sur ces terres, des massacres soient commis. Nous sommes épuisés de répéter que des politiques contre la résistance sont menées sur ces terres. Personne ne nous entend, ou ne veut nous entendre. Parfois, parler n'est pas suffisant pour décrire certaines choses, j'ai appris cela.

Dans mes oeuvres, ce sont les yeux des personnages qui racontent tout. J'ai compris que les yeux peuvent parler, à partir de la photo de Ceylan Önkol, qui a été tuée en 2009, par l'armée. Sur cette unique photo d'identité qu'elle laissait derrière elle, Ceylan ouvrait ses yeux autant qu'elle pouvait. Parce que si ses yeux s'étaient fermés sous l'effet du flash, elle aurait été obligée d'utiliser une photo ratée. Parce qu'elle savait que son père n'avait pas dans sa poche, suffisamment d'argent pour faire une deuxième photo. Comment pouvait-elle savoir, qu'elle allait raconter au monde, que tout ce qui se disait ici, était des mensonges.

Dans mes oeuvres, tous ces grands yeux sont en vérité, les yeux de Ceylan Önkol.

Zehra

Un poème de Titi Robin, en soutien à Zehra
Source "[Titi Robin • A Zehra Doğan • Zehra Doğan'a](#)"

A Zehra Doğan

Elles ont tout déchiré,
leur vie comme leurs cahiers
d'écolières
et j'ai bu de cette encre
qui coulait des pages
en lambeaux.

Il faut beaucoup de fierté
pour se tenir ainsi
sur le fil du trait,
le visage ouvert,
les lèvres inquiètes.

Tu tiens cela d'un autre monde
qui te le rend bien.

Zehra,
ce monde indigne croulera sous le poids de nos rêves
lorsqu'ils prendront la couleur
de tes yeux.

Titi Robin

*

D'autres textes de Zehra en cours de traduction seront intégrés dans ce recueil.